

fr. c.
Un an 12 »
Six mois 8 »
Trois mois 5 »
Un mois 2 »

1 fr. 50 cent. de plus par
trimestre pour les dé-
partements.

L'ENFER ET LE PARADIS DU PEUPLE.

Travail, Économie politique, Éducation.

Bureau d'Abonnements :
rue de l'École-de-Médecine, 4.

Les lettres non affranchies
sont rigoureusement re-
fusées.

Qu'est-ce que le Peuple ?

Peu de gens le connaissent, et encore moins l'apprécient comme il doit l'être; aussi quelques individus n'en parlent qu'avec mépris, se croyant salis par son contact, et, volontiers, ne le regarderaient que comme l'on voit les serpents boa au Jardin des Plantes, c'est-à-dire à travers les vitres. D'autres, au contraire, heureux qu'il existe, et abusant de sa bonne foi et de sa position, s'en servent comme d'une meurtrière derrière laquelle ils se cachent, et où, se jouant de l'existence de leurs semblables, ils s'inquiètent peu du sang qu'ils font verser pour atteindre le but de leur ambition.

Par l'expression « le peuple » on désigne généralement toute la classe industrielle et ouvrière, depuis le pauvre chiffonnier jusqu'à l'artisan journalier. Ce peuple-là contient deux classes : la première, et heureusement la plus nombreuse, est formée d'hommes qui cherchent dans le travail une existence honorable, et qui soutiennent leur famille à la sueur de leur front. La seconde classe se compose d'individus qui ne rougissent d'aucun méfait, et qui ne craignent qu'une chose, celle d'être obligés de travailler pour vivre. Je reviendrai à ces derniers, et je démontrerai la cause de leurs vices et le moyen de les détruire.

Je retourne plus volontiers vers la première classe pour en faire ressortir les vertus. Que l'on ne se récrie pas à ce mot; je dis les vertus, parce que la classe ouvrière est celle où on les trouve véritablement, et je le prouve : en effet, l'homme riche, qui se dit bon fils, bon époux, bon père, peut-il avec justice se donner ce titre ?

Si son père est infirme, il paiera des personnes pour lui tenir compagnie et le distraire; il paiera des domestiques pour le soigner et supporter tout ce que la vieillesse paralytique apporte avec elle d'ennuis, de désagréments, j'oserais même dire avec vérité, de dégoûtant. La femme du riche est-elle malade, il l'envoie à Vichy ou à Baden-Baden; ses enfants sont-ils faibles ou lymphatiques, il louera une maison de campagne, et, bref, avec son or il adoucira tous les maux de son intérieur. Mais tous ces soins-là auront-ils diminué la douceur de son existence? son sommeil sera-t-il troublé? son nécessaire sera-t-il retranché? aura-t-il renoncé au moindre plaisir? Non, assurément non : donc ces soins ne peuvent être appelés vertus.

Oh! qu'il en est bien autrement chez l'homme du peuple! N'ayant de ressource que dans son travail pour soutenir sa femme, ses enfants, souvent de vieux parents, il se privera non-seulement des petites jouissances qu'il se donnait autrefois, mais il restreindra même son nécessaire; il partagera avec sa femme les soins pénibles et repoussants que son père infirme réclame. Déjà fatigué par le travail du jour, son sommeil sera sans cesse interrompu par les plaintes du malade ou les cris des enfants; souvent le vieillard plus souffrant nécessitera des veilles longues et fréquentes, et pourtant le lendemain le malheureux ouvrier devra reprendre un travail d'autant plus pénible que son corps n'aura pas eu le repos nécessaire : mais sans ce travail comment supporter les charges qui l'accablent; comment donner du pain aux enfants, un bouillon salubre au vieillard; comment acheter un pauvre colteret

de six sous, qui doit chauffer la famille et faire cuire le quart de pommes de terre de quatre sous, unique plat pour le dîner de tous? Voilà pourtant la vie répétée chaque jour de quelques millions d'hommes! L'un a son père malade, l'autre sa femme, celui-ci son enfant; heureux quand il n'a qu'un malade; et si vous joignez à tant de tourments ceux causés pour le loyer, le blanchissage et l'éclairage, vous concevrez une vie abreuvée de tous les dégoûts, de toutes les souffrances physiques et morales.

Oh! combien est vertueux celui qui vit ainsi! Oui, celui-là seulement peut se dire bon fils, bon époux, bon père; car, pour l'être, il surmonte bien des vicissitudes, et sa vie n'est qu'une longue persévérance.

N'est-il pas honteux pour la société de ne pas s'occuper plus que l'on ne l'a fait jusqu'à présent de cette classe si intéressante et si malheureuse? de n'avoir pas cherché à lui rendre sa position plus douce en lui rendant son travail plus lucratif? Mais non, la cupidité des autres hommes l'appauvrit chaque jour davantage, et la hideuse concurrence vient lentement assassiner l'ouvrier, en minant et détruisant chaque jour l'existence du fabricant.

La source du trop faible gain de l'ouvrier, la source de son dénûment, la source enfin de sa misère, c'est la concurrence! Tel fabricant, pour vendre meilleur marché que son voisin, établit son prix plus bas que lui en diminuant la main-d'œuvre; le voisin, pour soutenir la concurrence, diminue davantage encore que le premier ses ouvriers; et ainsi de suite, on en est arrivé à ne rien payer, ou à peu près, celui qui ne trouve la vie que dans son travail.

Que la concurrence existe par la perfection

FEUILLETON DU 2 AVRIL.

A LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

Cette pièce de vers a été envoyée le 26 février au Gouvernement provisoire.

Salut, République chérie!
Salut au nom de la patrie!
Salut à ton premier réveil!
Salut à ton brillant soleil!
Déployant sainte bannière,
Poursuivant noble carrière,
Si parmi nous tu viens régner
Pour aimer et pour protéger
Les vertus de la Rome antique,
Vive à jamais la République!

Pour l'amour seul de la patrie,
Si ton chef, en risquant sa vie,
Abjure toute ambition
Étrangère à la nation;

Si de la noble et belle France
Il fait respecter la puissance;
Si son cœur, toujours généreux,
Sait soulager les malheureux;
Si son âme est noble et stoïque,
Vive à jamais la République!

Alors, secondant son courage,
Français, désormais plus de rage,
Soyez frères, soyez amis,
Entre vous, non, plus d'ennemis.
Abjurez donc toute vengeance,
Et, pour la gloire de la France,
Sachez bien soutenir vos droits,
Votre pays, vos sages lois,
Et, tous d'une voix énergique,
Chantez : Vive la République!

Pour l'amour de notre patrie
N'ayons qu'une âme, qu'une vie!
Riches! ne prenons pas d'orgueil,
L'or n'évite pas le cercueil!
Pauvres! ne gardons point rancune
Aux possesseurs de la fortune;

Sans les riches point de bonheur :
Qui soulagerait le malheur ?
Ayons donc l'esprit pacifique :
Vive à jamais la République !

Aux Femmes.

O vous dont les charmes vainqueurs
En tout temps ont gagné les cœurs,
Femmes! votre part est donnée,
L'heure du devoir a sonnée!
Avec douceur, avec bonté,
Calmez l'esprit trop irrité;
Et, bien loin d'exciter les haines,
En fleurs changez toutes les chaînes!
Laissez la femme sans pudeur,
Bacchante, animer la fureur,
Du sexe n'avoir que la forme;
Dieu vous fit pour consoler l'homme,
Lui rendre plus doux ses travaux;
Chaque jour, par des soins nouveaux,
Faire son âme plus heureuse,
Plus noble, et surtout plus pieuse,

du travail, par l'esprit inventif du fabricant, par son désintéressement, en se contentant d'un petit bénéfice, soit ; mais la main-d'œuvre devrait être invariable, et une fois fixée par des prud'hommes choisis entre les ouvriers et les fabricants, et établie de manière à faire vivre honorablement le travailleur, le fabricant ne devrait pas avoir le pouvoir de la changer. Empêchez la concurrence faite par la baisse de la main-d'œuvre, et vous détruirez pour toujours la source du mal qui, depuis nombre d'années, a miné notre commerce, démoralisé l'ouvrier, et peu à peu, je le répéterai encore, assassine industriels, ouvriers et fabricants.

Est-il étonnant que dans cet état de souffrance, dans cette vie si triste et si pénible, qui ressemble plutôt à une longue agonie, est-il étonnant, dis-je, que l'ouvrier se laisse facilement séduire par les vaines promesses de ces ambitieux qui, n'ayant rien à perdre, ne désirent que le trouble et le bouleversement, dans l'espoir d'y saisir quelques avantages ; et tout le blâme ne doit-il pas retomber sur ces infâmes qui, pour fasciner le peuple, lui montrent un peu d'or et un avenir impossible ? Quel homme qui se noie s'éloignera du port qu'on lui montre ? et quel malade ne croit pas au médecin qui lui promet la santé ?

Le peuple ne conçoit pas que l'inquiétude inspirée par les émeutes retire la confiance, que sans confiance le commerce est impossible, et que le commerce anéanti, rend la vie de l'ouvrier un problème. Le peuple ne comprend pas qu'alors il rend sa position de plus en plus désespérée, et enfonce plus avant le fer qui le dévorait. Non, le peuple ne comprend pas que ceux-là même qui le flattaient parce qu'ils avaient besoin de ses bras et de son sang, ceux-là même, parvenus au faite qu'ils ambitionnent, le repousseraient du pied ou l'écraseraient de leur pouvoir !

Ce tableau, malheureusement trop vrai, n'est qu'un aperçu très-superficiel de tous les maux qui rendent l'ouvrier si malheureux, et qui font de sa vie un véritable enfer.

Mais si, comme je l'ai dit plus haut, la jour-

née ou la main-d'œuvre était fixée irrévocablement et raisonnablement, si les riches voulaient comprendre la position du pays, celle des ouvriers, celle du commerce, et même particulièrement la leur ; s'ils voulaient nous prêter leur concours dans les circonstances actuelles, rien ne serait perdu, et l'époque de souffrance où nous nous trouvons aurait été un don du ciel, puisqu'elle aurait servi à nous émouvoir assez fortement pour faire surgir en nous le génie nécessaire pour en sortir, et pour en sortir plus riches et plus brillants d'avenir. Alors le temps des souffrances s'oublierait, et les hommes étant plus heureux, deviendraient meilleurs ; une ère nouvelle s'ouvrirait et l'homme comprendrait le paradis.

Si jamais la générosité fut excitée, c'est assurément en ce moment. Si, lorsqu'il s'agit d'une famille malheureuse, le cœur s'émue, quelles émotions palpitantes ne doit-il pas éprouver quand il envisage la masse entière, quand le bonheur de 35 millions d'hommes dépend du bon vouloir de chacun et de l'ensemble de tous ; quand le sort de tout un pays se décide par l'émulation plus ou moins généreuse de ses habitants !

Convaincus que la souffrance actuelle du pays ne provient pas de la rareté des espèces, les riches devraient se montrer davantage les frères des industriels, et leur venir en aide d'une manière efficace. Il faut faire des sacrifices, il en faut faire de grands, et ils doublent de prix quand ils sont volontaires.

Oh ! ne perdons pas le temps ; le temps si précieux en ce moment surtout. Travaillons, travaillons tous au bien général, car en travaillant pour tous chacun travaille pour soi. Travaillez, pauvres, par votre patience, par votre tranquillité, par vos moyens intellectuels. Travaillez, riches, par le concours de vos capitaux ; rendez l'énergie au commerce, et par de sages et maternelles mesures, régénérez la vie de l'ouvrier, et assurez-lui une position, honorable comme homme, heureuse comme existence.

Ne parlons pas, mais agissons ; car toutes ces

réunions, tous ces discours, toutes ces dissensions depuis six semaines, qu'ont-elles produit ? Rien, moins que rien, si c'est possible.

Vous vous plaignez de la stagnation du commerce, du manque des capitaux, de la misère, de la souffrance, enfin des maux de toutes sortes : mais quel remède avez-vous apporté ? Si votre maison brûle, la regarderez-vous brûler, en vous contentant de gémir ? Non, vous ferez tous vos efforts pour arrêter le progrès de l'incendie, pour l'éteindre, en détruisant la source du foyer. Eh bien, Français ! la France se consume ; elle brûle d'un feu qui doit la dévorer ou la régénérer. Tout dépend de vous ; mais songez que Dieu et l'Europe vous regardent.

(La suite à un prochain numéro.)

De l'Éducation des Femmes.

Que serait la société sans les femmes ? Que serait l'existence intérieure sans les femmes ? Rien, qu'une monotonie désespérante. Qui peut calmer les souffrances physiques et morales, adoucir celles du cœur, dispenser ses soins touchants dans toutes les circonstances de la vie ? La femme, toujours la femme ! Mais ange du ciel ou de l'enfer, elle fait votre joie ou votre purgatoire ; elle inspire la vertu ou vous entraîne au vice ; elle adoucit ou excite les passions ; elle seule vous soutient vers le ciel ou vous précipite dans l'abîme. Combien d'avenirs ont été créés ou détruits par le charme magique qu'elles exercent ! Combien l'influence des femmes n'a-t-elle pas réagi dans les affaires les plus sérieuses, les plus importantes, les plus politiques !

Que fait-on pour tourner au bien cet être si utile ou si dangereux ? Rien, absolument rien.

Si vous avez une plante, une simple fleur que vous aimez, vous la cultivez avec le plus grand soin, vous l'éloignez de tout ce qui peut lui nuire, et vous la préservez de l'air, de la pluie, de l'orage, du soleil même, si elle doit

Car il faut, dans l'élan du cœur,
Vers Dieu reporter son bonheur !
O Femme ! soyez noble et bonne,
Que par vous chacun se pardonne !
Apportez ces vains ornements
D'or, de pierres, de diamants :
A quoi vous servent ces parures
Quand souffrent tant de créatures ?
Allons visiter l'indigent,
Du vice sortons chaque enfant !
Tâchons d'empêcher la misère,
Encourageons la pauvre mère,
Du bonheur soyons le réveil,
Que comme un bienfaisant soleil
Brille toujours la République,
Et de cet astre pacifique
Soyons chacune un doux rayon
Portant la paix et l'union,
Faisant renaître l'espérance,
L'amour du bien, la confiance.
L'homme a conquis la liberté,
Nous, nous avons la charité !
Que ce soit notre politique ;
Vive à jamais la République !

Mes frères, soyons à genoux,
Il existe un Maître pour nous !

Prière.

Daigne, ô mon Dieu ! dans ta clémence,
Protéger notre belle France !
Et que tous frères, tes enfants,
Par toi nous soyons tous puissants !
A tes pieds déposant nos haines,
Ayant brisé toutes nos chaînes,
Désormais nous n'aurons qu'un cœur,
De tous nous ferons le bonheur ;
Pauvres, riches, nous serons frères !
Exauce, ô mon Dieu ! les prières
De nos cœurs, pleins de saints transports.
Secondant nos nobles efforts,
O Dieu, bénis la République,
Qui, bénis notre République !

FRAGMENT DE LA LANTERNE MAGIQUE.

Tout courbé par les ans, quel est donc ce vieillard
Toujours rempli de force et marchant au hasard,
Dont chaque pas égal marque son assurance,
Et qui reste insensible à la mort, à l'enfance !
.....
Oh ! cet homme marchait, marchait, marchait toujours,
Confondant sans regret et les nuits et les jours,
Sourd aux plaisirs du cœur, sourd aux plaisirs de l'âme,
Éteignant de l'amour la douleur ou la flamme,
Dans sa route écrasant les peuples et les rois.
De l'univers entier mêlant toutes les voix,
Calmant chaque douleur, mais par l'indifférence,
Arrachant aux humains leur reste d'espérance,
Et voyant sans pitié, sous ses pas de géant,
Tout rester dans l'oubli, tout rentrer au néant !!!
.....
Cet homme ! oh ! c'est le temps qui comble chaque espace,
Nivelle les grandeurs, devant qui tout s'efface,
Mais qui ne peut changer un cœur vraiment pieux,
Et qui n'entre jamais au royaume des cieux !!!

en souffrir; vous étudiez chaque jour les progrès de son développement, et vous les suivez avec le plus grand intérêt; pourtant ce n'est qu'une fleur, et de son existence n'en dépend nulle autre.

Il n'en est pas ainsi de vos filles! Les nourrir, les vêtir, dépenser beaucoup d'argent pour leur donner des talents qui les feront briller dans le monde, et dont votre vanité se trouvera flattée; voilà ce que vous comprenez comme devoirs de parents, et vous croyez votre conscience à l'abri de tout reproche. Mais cette éducation intime du cœur, cette éducation qui doit révéler et développer la finesse et la délicatesse du sentiment, cette éducation qui doit élever l'âme au bien et rendre la vertu (si l'on peut le dire) adhérente à l'existence de la femme, vous en occupez-vous? O mon Dieu, non; la plupart des parents ne s'en doutent même pas.

La femme croit être mère parce qu'elle a donné le jour à un enfant, et que, profitant de la misère d'une autre femme, elle paie cette femme pour que celle-ci donne à son enfant les soins que Dieu impose aux mères. Les femmes renoncent aux jouissances de la maternité, exposent leurs enfants à sucer le germe trop funeste de mille maladies qui, chaque jour, s'inoculent dans leur sang, le vicient, et vous rendent un objet déperissant, l'enfant qui eût trouvé la force et la santé, nourri par le sein qui l'avait formé. Chez quelques individus, le développement de la maladie attend les dernières périodes de la formation, et l'on est tout étonné d'avoir des enfants phthisiques ou pulmonaires, tandis que l'origine ne peut être douteuse.

A peine les filles quittent-elles leur nourrice, que vous payez encore pour confier à d'autres le soin de leur éducation. Éducation toute superficielle, et qui ne leur donne ni la connaissance du monde, ni celle de ce qu'elles doivent être, ni d'aucuns des devoirs qu'elles auront à remplir. Là, votre enfant est en contact avec la fille d'un parvenu, laquelle, comme son père, ne parle que de ses gens, de sa voiture, de ses maisons, de ses toilettes, de ses bijoux, etc.;

en contact avec la fille d'une femme richement entretenue, qui a choisi la pension ou le couvent le plus en renom; en contact avec la fille d'une comédienne de moyenne vertu, etc. : pauvres filles qui parlent des amants de leurs mères comme d'une chose aussi naturelle que de parler de son père. Il ne faut pas croire que j'exagère. Toute ma jeunesse s'est passée comme institutrice dans les pensionnats les plus renommés, et combien de fois n'ai-je pas surpris des conversations qu'une femme ne pourrait répéter! Ce n'est nullement la faute des maîtresses ni des surveillantes; et dans quel couvent que ce puisse être, à moins d'avoir une surveillante par élève, vous ne pourrez empêcher les conversations, les chuchotements, et surtout aux rentrées de congé, où il y a toujours quelques petites histoires à raconter. Vous croyez votre fille bien ignorante, bien ingénue, tandis que la nuit comme le jour elle ne rêve plus que fortune, toilette, bijoux, laquais, voiture, et plus peut-être!!!

Voilà des jeunes filles que vous présentez dans le monde, dont elles connaissent déjà tous les vices, mais sous les couleurs les plus riantes, sous les formes les plus attractives, et à votre insu, elles s'apprennent à toutes les aventures que leurs imaginations créent; à toutes les passions qui couvent au fond de leurs cœurs. Que l'on ne s'étonne donc plus de la corruption des mœurs actuelles, car des filles ainsi élevées ne peuvent mieux gouverner les leurs, et vraiment les femmes sont moins blâmables qu'elles le paraissent, en réfléchissant à la manière dont leur éducation est dirigée, et aux exemples trop nombreux qu'elles ont sans cesse sous les yeux.

Assurément, il y a un grand nombre de femmes dont les vertus qui les distinguent sont un noble et gracieux exemple à suivre; mais font-elles la masse? Non, et malgré leur nombre ce sont des exceptions.

Qu'elles joignent donc leurs efforts aux nôtres, pour obtenir un système d'éducation différent à celui en usage, une éducation plus maternelle, une éducation toute particulière pour le cœur. Tâchons de régénérer les femmes,

cette partie si précieuse de la société, et insensiblement elle régénérera l'autre partie.

(La suite au prochain numéro.)

BÉRANGER

AUX ÉLECTEURS DU DÉPARTEMENT DE LA SEINE.

Mes chers concitoyens,

Il est donc bien vrai que vous voulez faire de moi un législateur. J'en ai douté longtemps. J'espérais que les premiers qui ont eu cette idée y renonceraient par pitié pour un vieillard resté étranger jusqu'à ce jour aux fonctions publiques, et qui, pour s'en montrer digne, aura tout à apprendre à l'époque de la vie où l'on ne peut plus apprendre rien.

Des amis m'ont répété que refuser de pareilles fonctions serait une faute. Je crois le contraire. Mais, en effet, si c'est une faute, évitez-la moi, vous à qui je voudrais les éviter toutes.

Pour que l'étendue de ma popularité ne vous trompe pas plus sur ma valeur comme citoyen qu'elle ne me fait illusion sur mon mérite de poète, écoutez-moi bien, je vous prie.

Mes soixante-huit ans, ma santé si capricieuse, mes habitudes d'esprit, mon caractère gâté par une longue indépendance achetée chèrement, me rendent impossible le rôle trop honorable que vous voulez m'imposer. Ne l'avez-vous pas deviné, chers concitoyens? Je ne puis vivre et penser que dans la retraite. Oui, je lui dois le peu de bon sens dont on m'a loué quelquefois. Au milieu du bruit et du mouvement, je ne suis plus moi, et le plus sûr moyen de troubler ma pauvre raison, d'où peut-être est sorti plus d'un conseil utile, c'est de me placer sur les bancs d'une assemblée; là, triste et muet, je serai foulé aux pieds de ceux qui se disputeront la tribune, où je suis incapable de monter. Poser, parler, même lire, je ne le puis en public; et pour moi, le public commence où il y a plus de dix personnes. Une circonstance

LA GUÊPE.

FABLE.

Combien le monde est ridicule!
Qu'il a peu de discernement!
Sans raison souvent il adule
Ou vous repousse injustement.
(Une guêpe, essuyant ses larmes,
Exprimait ainsi son chagrin.)
Peut-il donc ignorer mes charmes,
Mon corsage élégant et fin,
Ma tournure délicieuse,
Le brillant de mon bel œil noir
Et ma démarche gracieuse?
Pourtant je suis au désespoir,
Car les sentiments que j'inspire
Ne sont que la crainte et l'effroi!
Tandis que chacun en délire
Serait dans le plus grand émoi,
S'il voyait mes sœurs les abeilles
Partir en de lointains climats.
Faisant de superbes corbeilles
Pour les garantir des frimas,

Chacun leur consacre un parterre,
Leur choisit de douces odeurs;
Pour elles cultivant la terre,
Les entoure de belles fleurs:
On les recherche, on les attire,
On les nourrit, et tous les jours
Chacun à l'envi les admire.
Pourtant leur personne est toujours
Sans grâce comme sans tournure!
J'ai beau chercher et faire en vain
Conjecture sur conjecture,
En elles je n'aperçois rien
Qui mérite la préférence....
Un vieux bourdon qui l'écoutait,
S'approchant avec bienveillance
De cette guêpe qui pleurait,
Lui dit: Je vais, ma chère amie,
Vous faire savoir, en deux mots,
Pourquoi vous êtes l'ennemie
De ces gens que vous croyez sots:
Un instant, daignez me comprendre;
Vous, vous les piquez sans motif,
L'abeille, que pour se défendre;
Vous, votre esprit vindicatif

En tous lieux ne cherche qu'à nuire.
A l'aurore, quand du soleil
Les premiers rayons vont reluire,
L'abeille, quittant le sommeil,
Va travailler avec courage,
Cueillant et la cire et le miel.
Quand nous récoltons son ouvrage,
Pour elle aurions-nous du fiel?
.....
Le physique étant sans mérite,
La beauté ne plaît qu'un moment;
D'un caractère qui s'irrite
L'on fuit toujours l'emportement.
On craint plus encor la paresse,
D'où naissent l'ennui, le malheur;
Tandis qu'on aime avec ivresse
Les vertus que forme le cœur!
Croyez-le bien, ma chère amie,
La douceur sait toujours charmer,
Et vous-même êtes l'ennemie
Qui m'empêche de vous aimer.

de ma vie, mal interprétée par plus d'un, vous en fournit la preuve.

Un fauteuil à l'Académie française, ce corps illustre, unique dans le monde, est, certes, la plus belle récompense que puisse ambitionner un écrivain. Eh bien ! cet honneur, j'ai constamment refusé de le rechercher, parce que je sais que mes habitudes de caractère et d'esprit ne s'arrangeraient pas des usages de cette compagnie, usages bien loin pourtant d'être aussi absolus que ceux d'une assemblée législative.

Mes chers concitoyens, j'ai été, depuis 1815, l'un des échos de vos peines et de vos espérances. Vous m'avez souvent appelé votre consolateur : ne soyez pas ingrats. En m'assignant une trop grande importance, vous ôterez à mes conseils le poids que leur donne ma position exceptionnelle. Dans les luttes politiques, le champ de bataille se couvre de morts et de blessés. Sans regarder au drapeau, en vrai soldat français, j'ai toujours aidé à enterrer les uns, à soigner les autres. Si je suis forcé de prendre une part active à ces luttes, je deviendrai suspect à ceux-là même à qui je tendrai une main fraternelle.

Ne m'arrachez donc pas à la solitude où, recueilli en moi-même, je vous ai semblé avoir le don de prophétie. Je ne suis pas de ceux qui ont besoin de crier en place publique : Je suis patriote ! je suis républicain ! Mais, me dira-t-on, il faut vous dévouer. Ah ! mes chers concitoyens, n'oubliez pas combien ce mot de dévouement peut cacher d'ambition. Le dévouement véritable, utile, est celui qui s'étudie à ne nous faire entreprendre que ce dont nous sommes capables. Quant à l'égoïsme, si on m'en accuse, je laisserai répondre ma vie tout entière.

Venons aux idées que je puis avoir conçues dans ma retraite pour mener à bien l'œuvre démocratique que Dieu impose à la France, au profit des autres nations, ses sœurs bien aimées. N'aurai-je pas toujours assez d'amis dans nos assemblées pour que ces idées s'y développent, si, en effet, elles méritent quelque attention. Ma parole timide les compromettrait ; ces amis les feront valoir. Il faut des esprits jeunes, des cœurs jeunes pour triompher de tous les obstacles que le bien à faire va rencontrer encore. Quelques-uns de ces cœurs-là ne me seront-ils pas ouverts ?

Je vous en supplie donc, chers concitoyens, laissez-moi dans ma solitude. J'ai été prophète, dites-vous : eh bien donc, au prophète le désert ! Pierre l'Ermite fut le plus mauvais conducteur de la croisade qu'il avait si courageusement prêchée, bien qu'il eût pour compagnon le brave Gaultier-sans-Avoir, comme disaient les riches de ce temps-là.

Puis, n'est-il pas sage qu'à une époque où tant de gens se prétendent propres à tout, quelques-uns donnent l'exemple de ne savoir être rien. La nature m'a créé pour ce genre d'utilité, qui ne fait envie à personne.

Enfin, chers concitoyens, que l'ivresse du triomphe ne vous abuse pas. Vous pourrez avoir besoin encore qu'on relève votre courage, qu'on ranime vos espérances. Vous regretteriez, alors, d'avoir étouffé sous les honneurs le peu de voix qui me reste. Laissez-moi donc achever de mourir com-

me j'ai vécu, et ne transformez pas en législateur inutile votre ami, le bon et vieux chansonnier.

A vous de cœur, chers concitoyens.

BÉRANGER.

Passy, 30 mars 1848.

FAITS DIVERS.

ANGLETERRE. — Londres 29 mars. — A la Bourse de Londres du 28 la baisse des fonds publics a commencé à se manifester ; les consolidés ont fermé à 82,78 ; à terme, ils ont été cotés à 82.

PRUSSE. — Une dépêche télégraphique de Berlin, en date d'hier, annonce que M. le comte d'Arnim a demandé et obtenu la démission de ses fonctions de président du Cabinet formé à la suite des événements de mars et que MM. Campanhausen (de Cologne) et Hauseman (d'Aix-la-Chapelle) sont entrés au ministère.

DANEMARK. — Le roi et le peuple danois sont d'accord pour ne pas céder le duché de Schleswig. Douze mille hommes environ seront destinés à l'occupation de ce duché. Les forts sont armés, ainsi que beaucoup de vaisseaux. On veut se mettre à l'abri des attaques d'un ennemi extérieur.

La Gazette de Cologne publie une lettre de Stockholm qui contient le passage suivant : « Le commerce a promis une récompense de 5,000 rixdalers banco, et la bourgeoisie une de 5,000 thalers, à la personne qui parviendrait à découvrir les véritables auteurs des désordres qui ont eu lieu dans notre ville. »

Le gouvernement provisoire a rendu le décret suivant :

Art. 1^{er}. Le ministre de la justice est provisoirement autorisé à accorder la naturalisation à tous les étrangers qui la demanderont, et qui justifieront par actes officiels ou authentiques qu'ils résident en France depuis cinq ans au moins, et qui, en outre, produiront, à l'appui de leur demande, l'attestation par le maire de Paris ou le préfet de police, pour le département de la Seine, et par les commissaires du gouvernement pour les autres départements, qu'ils sont dignes, sous tous les rapports, d'être admis à jouir des droits de citoyen français.

Art. 2. Le paiement des droits établis dans l'intérêt du trésor national, par l'ordonnance du 8 octobre 1814, et par la loi du 28 avril 1816, continuera d'être opéré. Est également maintenue la disposition de l'ordonnance du 8 octobre 1814, qui autorise à remettre lesdits droits en tout ou en partie, mais seulement quand l'état de fortune des parties exigera cette remise.

Un arrêté du gouvernement provisoire contient ce qui suit :

Le préfet de police administrera et réglera sous l'autorité du ministre de l'intérieur, les dépenses municipales de son administration.

Ces dépenses seront acquittées par le receveur municipal de la ville de Paris, sur les mandats du préfet de police et le visa du maire de Paris le tout ainsi qu'il avait été déterminé par l'arrêté du 12 messidor an 8.

Par arrêté du ministre de l'agriculture et du commerce, les professeurs du Conservatoire national des arts et métiers, réunis en commission sont chargés d'arrêter les bases d'un système général pour l'enseignement des sciences appliquées aux arts industriels. Les cours du Conservatoire formeront le degré supérieur de cet enseignement.

Par arrêté du ministre de l'agriculture et du commerce, il est établi à Cambrai (Nord) une chambre consultative des arts et manufactures. La ville de Cambrai fournira le local nécessaire à la tenue des séances de ladite chambre, et pourvoira aux frais de bureau, conformément à l'engagement pris par le conseil municipal dans sa délibération du 10 décembre 1847.

Rédactrice : M^{me} DE BEAUFORT.

BREVET D'INVENTION

(sans garantie du Gouvernement)

DU 27 JANVIER 1848.

PAPIER GIPSY,

4, rue de l'École-de-Médecine.

Par une ingénieuse préparation, ce papier, destiné plus particulièrement aux personnes qui peignent à l'aquarelle, produit un effet très-remarquable par le contact de l'eau : toutes les parties mouillées par le pinceau se soulèvent instantanément et forment un relief en velours très-distinct du reste du papier, fort bien satiné. La pointe du pinceau le plus fin produit un relief de la même finesse.

Les fruits, tels que les pêches, les abricots, etc., peints sur papier Gipsy, imitent admirablement bien la nature : il en est de même des fleurs qui acquièrent une fraîcheur particulière. Si, dans un bouquet composé, on ne veut pas donner ce relief à de certaines fleurs, on peut l'éviter en les peignant au pastel ; et, par ce mélange de peintures, on obtient des effets ravissants et jusqu'alors inconnus.

On trouve chez l'inventeur des papiers Gipsy blancs une collection de fleurs, fruits, oiseaux, insectes, etc., lithographiée sur papier Gipsy, et des modèles peints.

PRIX DES PAPIERS GIPSY :

Blancs.	4 fr. 50 c.
Lithographiés.	2 50
Les leçons (une seule suffit).	5 »
Les modèles sont à différents prix.	

Impr. BAILLY, DIVRY et Co, place Sorbonne, 2.